

L'église Sainte-Anne de Gassicourt

Par madame B. DESMOLINS

La restauration de l'église Sainte-Anne de Gassicourt s'achève. Cet édifice va reprendre sa véritable place parmi les monuments classés les plus intéressants de Seine-et-Oise et même de l'Île-de-France tout entière.

L'instant semble donc opportun pour répondre à la demande qui nous a été faite de vous le présenter.

Des érudits, comme Viollet-le-Duc et Lefèvre-Pontalis, quelques amateurs d'art ont consacré à ce monument de savants travaux. Notre but aujourd'hui est plus modeste, nous tenons seulement à souligner l'essentiel de son histoire et de son architecture, sans taire toutefois l'intérêt de son mobilier.

L'église de Gassicourt est située à l'ouest de la ville de Mantes-la-Jolie, à quelques 500 mètres de la Nationale 13.

Auprès de sa cadette l'élégante collégiale Notre-Dame de Mantes, dont la réalisation est due à l'union de tous, Sainte-Anne de Gassicourt est une fleur des champs, éclore au XII^e siècle au jardin des moines bénédictins.

Ce serait donc une grave erreur d'aller à sa rencontre sans essayer de lui restituer son cadre primitif, car la première impression risquerait d'être fâcheuse.

Si le village de Gassicourt est resté pendant des siècles un très petit bourg composé seulement de quelques fermes, son récent développement, son absorption même par la ville de Mantes, a dépoétisé les abords de l'église. Pour apprécier comme il se doit cette architecture toute rustique, il faut la voir au milieu d'une campagne riante et fertile parmi les vignes et les blés qui couvraient jadis toute la plaine et ne s'arrêtaient que sous les remparts de Mantes. À l'ouest, la garenne, très riche en gibier, s'étendait à perte de vue jusqu'à Rosny. Seuls les bois de « la Butte-Verte » en rappellent aujourd'hui l'existence.

Cette communication, proposée sous ce format par le site *Mantes histoire*, fut présentée lors de la séance des Amis du Mantois du 04/06/1963, puis publiée sous cette référence :

DESMOLINS (B.), *L'église Sainte-Anne de Gassicourt*. Le Mantois 14 — 1963 : Bulletin de la Société « Les Amis du Mantois » (nouvelle série). Mantes-la-Jolie, Imprimerie Mantaise, 1963, p. 14-18.

C'est en 1074 que Simon, comte de Mantes, du Valois et du Vexin fit don de sa terre de Gassicourt à l'abbaye de Cluny « pour qu'en ces lieux, les moines puissent servir Dieu avec diligence et lui rendre les louanges qui lui sont dues ».

Toute l'architecture de cette église n'est que la projection plastique des intentions du fondateur, tant l'art des moines constructeurs est lourd de spiritualité. Aujourd'hui encore, malgré l'absence des religieux, la disparition des bâtiments conventuels, l'accumulation des épreuves apportées par les siècles, cette chapelle devenue, paroisse est encore *toute monastique*. Son art sincère s'impose à nous par sa force d'expression.

Reconstituer avec continuité le passé du prieuré est bien difficile car presque tous les documents officiels ont disparu.

Si nous connaissons la *date précise* et le nom des signataires de la première charte de donation, nous ignorons la date certaine de la pose de la première pierre de la chapelle prieurale.

D'autre part, nous savons que toutes les précautions ont été prises pour faire à Gassicourt œuvre durable puisque la première charte de donation fut renouvelée quelques mois plus tard, vraisemblablement en 1075, en présence de nombreux témoins.

L'entrée en religion du comte Simon compromit un instant ce legs. L'occasion était belle en effet pour le roi Philippe I^{er} d'ajouter au domaine royal les biens des Clunisiens ou de les donner à l'abbaye de Saint-Denis. Mais ce ne fut qu'une rapide tentation car, dès 1076, par un acte daté de la dix-huitième année de son règne et portant sa propre signature, le roi Philippe I^{er} reconnut toutes les libéralités des Mauvoisin.

Un autre diplôme datant de 1119 et signé du roi Louis VI, mentionne le prieuré de Gassicourt parmi les possessions de l'abbaye de Cluny placées sous la protection royale.

Nous arrêtons ici nos citations car elles suffisent pour affirmer l'authenticité des origines du prieuré.

Rappelons seulement que les Bénédictins de Cluny gardèrent leur organisation première pendant deux cents ans. Mais à la fin du XIII^e siècle, à la suite de la décision de Boniface VIII concernant treize prieurés clunisiens, le prieuré Saint-Sulpice de Gassicourt fut transformé en doyenné et exempté de toute dîme. Les moines continuèrent à y vivre jusqu'en 1739. Après leur départ, dès 1740, on démolit les bâtiments claustraux, sauf la

dernière travée de l'ancien réfectoire qui devint sacristie. Seul subsista jusqu'à la Révolution, le titre de doyen commandataire.

Parmi les abbés commandataires, le plus célèbre est Bossuet, le grand orateur sacré du XVII^e siècle. Pendant cinquante-trois ans, c'est-à-dire jusqu'à sa mort, il garda le titre de doyen de Gassicourt. Son neveu, évêque également, qui s'appelait aussi Jacques Benigne Bossuet, lui succéda.

Ces quelques détails, nous voulons l'espérer, rendront plus vivantes nos vieilles pierres.

Les plus anciennes d'entre elles à notre avis gardent encore quelques secrets.

Si quelques-unes ont été réemployées, elles ont sans doute connu les prédécesseurs des Cluniciens, à Gassicourt, les chanoines réguliers de Saint-Augustin installés dans ce village depuis 1049? Rien cependant ne nous permet de prendre position.

En l'absence des bâtiments conventuels il serait vain également de vouloir préciser l'état des travaux après dix années de présence bénédictine, c'est-à-dire lors de la grande dévastation causée en 1087, par la colère de Guillaume le Conquérant.

Qu'advint-il alors du petit prieuré? Subit-il le même sort que sa voisine la ville de Mantes? Rien ne le prouve (car il en était alors distant de près d'une lieue).

Les économistes, les juristes, les collecteurs d'impôts de l'époque se sont intéressés aux vignobles incendiés sur l'ordre du duc de Normandie, et pour cause..., mais de l'église des moines il n'est nulle part question. Si elle fit partie de l'immense brasier, les moines durent se remettre très rapidement au travail car leur chapelle accuse le style du XII^e siècle en ses débuts.

Vers la fin du règne de Saint Louis, le chœur fut presque entièrement rebâti tandis que le transept se vit doté de larges fenêtres et voûté.

Les siècles suivants n'apportèrent que de légères modifications mais se chargèrent surtout d'enrichir l'intérieur de l'église (grilles, stalles, fresques).

Au siècle dernier, de 1855 à 1876, un architecte mantais, Alphonse Durand, restaura tout l'édifice.

L'église a été très endommagée lors de la dernière guerre, mais la remise en état est presque totalement achevée aujourd'hui. On ne peut que louer la compétence de ceux qui ont dirigé si respectueusement et pendant tant d'années, cette œuvre certes difficile mais passionnante.

Notre intention n'étant pas de donner une description complète du monument, nous nous contenterons, pour l'extérieur, de présenter d'abord la façade occidentale dont la sobriété met en valeur la richesse du portail, à l'ornementation purement romane (pointes de diamant, bâtons brisés, étoiles, billettes).

Sans doute a-t-il été un peu trop restauré par Alphonse Durand comme l'attestent deux colonnettes et un tympan trop neufs, mais nombreuses sont encore les parties anciennes. L'archivolte est particulièrement intéressante, car elle présente une ornementation originale, grâce à la disposition inusitée de ses petites arcades cintrées et à ses gros trous ronds qui attendent toujours quelques incrustations.

Au-dessus du portail, entre deux fenêtres en plein cintre, s'ouvre un bel oculus entouré de deux forts boudins et décoré de grosses billettes. Il est accompagné de quatre personnages qui montent et descendent. C'est la « Roue de la Fortune », elle symbolise l'instabilité des situations humaines.

Le *clocher* qui s'élève sur la croisée du transept remonte au premier quart du XII^e siècle. Sa tour carrée est percée sur chaque face de trois baies en plein cintre qui s'ouvrent entre des piles rectangulaires dont les ressauts correspondent à celui des archivolttes. Un toit en bâtière à deux pentes recouvre la tour. À la base du toit court une corniche ornée de modillons à têtes.

Si l'on veut juger de l'effet que produirait le clocher dans la construction primitive, il faut éviter de le regarder de l'abside du monument. Le chœur ayant été refait à l'époque gothique, la surélévation des murs a rompu l'équilibre des proportions premières et la tour s'en trouve engoncée (sauf côté ouest).

Il ne faudrait pas cependant en conclure que l'œuvre du XIII^e siècle ait été un échec. Viollet-le-Duc, bien au contraire, considérait la composition de l'abside de l'église de Gassicourt comme « une véritable réussite », un chef-d'œuvre de logique et d'élégance.

Les vitraux. De splendides vitraux du XIII^e siècle (dont quelques-uns ont été vraisemblablement offerts par Saint Louis et Blanche de Castille) diffusent dans le chœur une lumière idéale.

L'harmonie de leurs couleurs, la franchise du dessin, les qualités picturales manifestées dans leur composition en font un ensemble de grande valeur.

Les murs nord et sud du chœur ont presque disparu tant l'importance des lancettes est considérable. Elles sont garnies pour cette raison de vitraux à grands personnages superposés :

- À gauche: Saint Jean l'Évangéliste et saint Jean-Baptiste; Saint Nicolas et saint Sulpice.
- À droite: Saint Éloi et saint Hugues; Saint Pierre et saint Paul.
- Au sommet: La Vierge et l'Enfant.

Au chevet la verrière est d'une composition totalement différente puisqu'elle est constituée par 24 médaillons représentant des *scènes multiples à petits sujets*, illustrant des épisodes de la Passion.

L'ensemble est saturé de couleur. Les bleus profonds et les rouges éclatants magnifient toute l'architecture environnante.

Dans le *croisillon sud*, le «Vitrail des Trois Diacres». également du XIII^e siècle présente les mêmes qualités. C'est le grand art de la Sainte-Chapelle de Paris et des miniatures parisiennes. Ces verrières se rapprochent beaucoup de celles de Saint-Sulpice-de-Favières. (Au croisillon nord nous retrouvons comme à Saint-Sulpice-de-Favières l'épisode des Rois mages.)

Les vitraux du XIV^e siècle comme les fresques du XVI^e siècle où la statue de la Vierge en Majesté seront évoqués en d'autres circonstances.

Mobilier. Le mobilier de Sainte-Anne de Gassicourt est encore très riche. Il n'est pas possible d'en faire l'inventaire en quelques mots.

Signalons cependant les grilles et les stalles qui mériteraient mieux qu'une sèche énumération. Elles témoignent de l'art charmant qui régnait dans notre région à l'extrême fin du XV^e siècle et au début du XVI^e siècle.

Les stalles hautes ont perdu leur dorsal que surmontait un dais. Les sculptures des *miséricordes* et des *jouées* sont pour la plupart assez bien conservées, mais on ne peut malheureusement pas en dire autant de tous les accoudoirs.

Un examen un peu prolongé permet de reconnaître dans l'exécution de ces sculptures la main de plusieurs imagiers au talent fécond mais variable. Les uns ont traité leurs sujets fort habilement en gros relief (c'est le

cas pour les miséricordes), les autres au contraire ont adopté le demi-relief ou le faible relief comme on peut le voir pour certaines parcloches dont l'exécution trahit la main d'un *excellent artiste*. Le moine chauve lisant ou le petit homme qui transporte un tonneau sur son dos sont de ce nombre.

Les huchiers locaux qui ont orné ces boiseries, ne sont pas allés, le plus souvent, chercher leurs modèles bien loin. Les scènes de la vie quotidienne suffisaient à les inspirer (moine prêchant ou priant, semeur, vendangeur, tonnelier, porteur d'eau...). Ils ont également reproduit les animaux ou les plantes qu'ils avaient sous leurs yeux (rats, escargots, feuillages de houx ou de vigne, grappes de raisin...).

À Gassicourt on rencontre dans la décoration des stalles, fort peu de sujets religieux (saint Pierre et saint Paul) mais plusieurs compositions satiriques ou symboliques (le pélican, le monde rongé par les rats...). Il est sage, pour quelques-unes d'entre elles, de ne pas vouloir à tout prix leur trouver un sens, car elles demeurent assez énigmatiques. Sainte-Anne de Gassicourt nous est chère à bien des titres. Un de ses grands mérites n'est-il pas de nous faire comprendre l'originalité de son ensemble ?

Élevée presque aux confins de l'Île-de-France et de la Normandie, on retrouve heureusement conjuguées dans son architecture, les influences parisienne et normande, auxquelles se joignent des souvenirs bourguignons.

*
**

II.¹ — C'est l'inspiration normande qui domine dans la composition du clocher dont la tour carrée repose sur la croisée du transept comme c'est le cas pour tant d'églises construites au temps de Guillaume le Conquérant et de ses premiers successeurs. À l'origine, au premier étage, la tour était une véritable «lanterne» comme le prouve la baie aujourd'hui aveugle.

Dans la nef, l'influence de cette province n'est pas moins considérable. On y relève la même ordonnance qu'en certaines très vieilles églises du Bessin et du Pays de Caux. On y voit principalement de grandes arcades en plein cintre soutenues par des supports isolés, véritables colonnes dont les bases au tore aplati sont bien normandes. Cette formule est tout à fait exceptionnelle dans notre région à cette époque. Si les maîtres maçons normands ou bourguignons savent user déjà de ce procédé, il en va diffé-

¹ Précisions données au cours de la discussion.

remment de ceux qui œuvrent dans la vallée de la Seine au début du XII^e siècle.

On peut donc affirmer sans chauvinisme que l'équipe de moines qui éleva la nef de l'église de Gassicourt est, en cette région, très en avance sur son temps. Il ne s'agissait cependant que de construire une chapelle aux dimensions modestes pour un humble prieuré. En utilisant les divers courants venus de différents chantiers clunisiens on aboutit à une véritable réussite comme le prouvent ces colonnes bâties en moyen appareil et qui sont les premières dans la vallée de la Seine à remplir leur fonction en se présentant isolément. Il faudra attendre un demi-siècle pour qu'on ose imiter pareille témérité dans notre région puisque ce genre de supports n'y apparaîtra qu'après 1150 (sauf à Hardricourt, mais ce rare exemple est postérieur d'un quart de siècle environ aux colonnes de Gassicourt).

Pour ce qui concerne la décoration extérieure de l'église, ce sont toujours, à l'époque romane, les deux mêmes provinces, Bourgogne et Normandie, qui inspirent nos tailleurs de pierre.

L'ornementation de l'archivolte du portail occidental ne trouve-t-elle son point de départ au triforium de l'abbatiale de Cluny? Quant aux étoiles en creux qui décorent le tympan et la fenêtre romane du croisillon sud, nous avons vu les mêmes dans une église du Calvados.

D'autre part, aujourd'hui, il faut insister sur la fort savante et consciencieuse remise en état de l'édifice. La charpente, en particulier, doit être admirée, car elle restitue à l'église ses proportions premières et son éclairage d'antan.

Quant aux statues, on leur souhaiterait un autre emplacement que celui qu'elles occupent à l'heure actuelle. En effet, et contrairement à ce qu'on pouvait espérer, elles n'y sont pas mises en valeur. Le nouvel emplacement ne semble convenir ni au chœur qu'elles encombrant, ni aux stalles elles-mêmes. De plus, il est désormais impossible de se représenter ce qu'était jadis le « chœur des religieux ».